

WALTER
BONATTI



**MON VOYAGE
DANS LE GRAND NORD
AMÉRICAIN**

LES GRANDES AVENTURES DE BONATTI

ARTHAUD

WALTER BONATTI

MON VOYAGE DANS LE GRAND NORD AMÉRICAIN

En 1965, après un magistral exploit au Cervin, le plus grand alpiniste de son époque met fin à une carrière inouïe. À 35 ans, Walter Bonatti abandonne la verticalité extrême pour se « jeter dans le monde à 360 degrés ». Il devient alors photoreporter pour l'hebdomadaire *Epoca* et sillonne la planète.

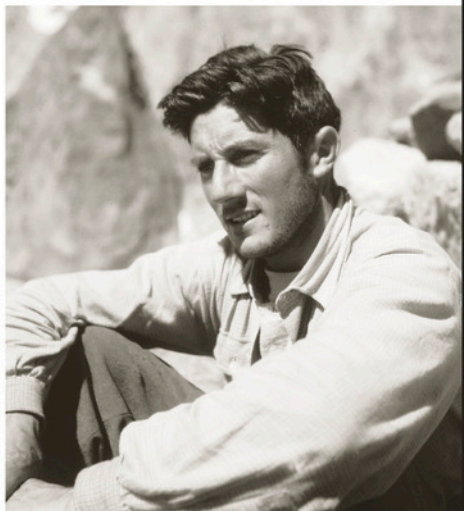
De l'Alaska au cap Horn, de la Sibérie à l'Afrique méridionale, du Sud-Est asiatique à la Nouvelle-Zélande, et jusqu'à l'Antarctique, il explore les contrées alors les plus reculées et les plus sauvages et en rapporte des récits palpitants, des images rares.

Pour ce premier grand reportage, paru en 1966, Bonatti s'engage sur les traces de son auteur favori, Jack London, dans le Grand Nord américain : il emprunte la route des chercheurs d'or dans le Klondike puis pagaye pendant près de 2500 kilomètres sur le fleuve Yukon.

« L'aventure est un engagement de l'être tout entier et sait aller chercher dans les profondeurs ce qui est resté de meilleur et d'humain en nous. »

Ses articles parus dans *Epoca* sont traduits ici pour la première fois en français.

© Gérard Gery/ParisMatch/Scoop



ARTHAUD

Mon voyage
dans le Grand Nord américain

Walter Bonatti

Mon voyage
dans le Grand Nord américain

Les grandes aventures de Bonatti

*Présentation et traduction (italien)
d'Éliane Patriarca*

ARTHAUD

Photos : © Archivio Bonatti / Museo della Montagna
Duca degli Abruzzi – CAI Torino

Publié pour la première fois en Italie
par les Éditions Arnoldo Mondadori, *Epoca*, 1966.

© Flammarion, Paris, 2019

Tous droits réservés

87, quai Panhard-et-Levassor

75947 Paris Cedex 13

ISBN : 978-2-0814-6030-0

PRÉSENTATION

Grandes, fortes, presque disproportionnées, noueuses et rassurantes, toujours en mouvement, ses mains aimantaient mon regard. « Je suis Walter, pas M. Bonatti », avait-il répondu en souriant au journaliste intimidé qui se lançait pour la première question. En ce matin de mai 2009, à l'occasion du Piolet d'or qui devait lui être remis le soir même à Courmayeur pour couronner son exceptionnelle carrière d'alpiniste, Walter Bonatti, soixante-dix-neuf ans, était attablé avec nous, une poignée de journalistes, dans une auberge d'Arnad, dans le Val d'Aoste.

Cheveux blancs comme neige, démarche alerte, regard vif et cristallin, il était d'abord allé saluer, sur la falaise voisine, les jeunes cadors de l'alpinisme dont les exploits seraient eux aussi récompensés d'un Piolet d'or et qui, d'ici là, en profitaient pour varapper ensemble. Rayonnant,

Mon voyage dans le Grand Nord américain

joyeux, il n'était pas resté longtemps au pied des voies, conscient que sa seule présence impressionnait ses jeunes successeurs qui en perdaient leur spontanéité.

À l'auberge, ensuite, il avait résumé en phrases simples et brèves une carrière fabuleuse et météorique. Son « entrée à dix-neuf ans dans le monde de l'alpinisme », l'ascension de l'éperon Walker des Grandes Jorasses, la première de la face est du Grand Capucin, l'expédition italienne au K2 en 1954, la première du pilier sud-ouest des Drus en solitaire, « une paroi d'une extraordinaire esthétique ». Loin de s'attarder sur les multiples premières qui avaient fait de lui une référence absolue de l'alpinisme, il élaguait, avançait au pas de course jusqu'à l'ouverture en hiver et en solitaire d'une voie directe dans la face nord du Cervin, apogée avec laquelle il avait choisi de clore sa carrière, en 1965.

« Pourquoi avez-vous arrêté l'alpinisme ?, l'avait questionné le même journaliste. — Mais j'ai toujours continué à grimper, à aller en montagne, je n'ai arrêté que l'alpinisme extrême ! », avait-il rectifié en souriant.

Walter Bonatti avait pris plaisir alors à confier que toutes les aventures de sa vie – dont l'alpinisme extrême – trouvaient leur source

Présentation

dans son enfance. Né à Bergame en 1930, il avait passé la période de la Seconde Guerre mondiale, chez ses oncles, dans la campagne de la plaine du Pô. « Le plus grand fleuve italien, c'était déjà l'aventure ! Je pouvais me mettre à l'épreuve. Le Pô était ma mer, ses bosquets mes grandes forêts, ses bancs de sable mes grands déserts, et les silhouettes des Préalpes mes grandes montagnes ! Par jeu, avec mes copains, nous traversions le fleuve à la nage, malgré les courants, jusqu'à l'autre rive, la lombarde ! »

À Arnad, Walter Bonatti avait énuméré sur ses doigts : « Je m'étais fait une promesse. À la base de tout ce que je ferai dans la vie, il y aurait : 1/ la curiosité ; 2/ l'imagination ; 3/ le rêve. C'est ce qui m'a conduit sur les montagnes d'abord, et après, partout dans le monde ! »

Alors, il avait évoqué avec ardeur les quatorze années durant lesquelles il s'était « jeté dans le monde à trois cent soixante degrés ». Pour le grand hebdomadaire italien *Epoca*, il s'était fait photoreporter, avait sillonné les contrées les plus sauvages, les plus hostiles de la planète, réalisé l'ascension de volcans et de glaciers, côtoyé des animaux sauvages, était allé à la rencontre de peuples autochtones. Une nouvelle carrière, elle aussi extraordinaire, et une autre face de

Mon voyage dans le Grand Nord américain

Bonatti restées méconnues en France. « Les quinze meilleures années » de sa vie professionnelle, disait-il.

Je lui demandai alors où je pourrais trouver la collection des magazines *Epoca*. Je rêvais de feuilleter ces reportages, de découvrir la manière dont Bonatti s'était réinventé en explorateur et photoreporter. Il me regarda, touché, mais me répondit avec un peu de tristesse qu'il ne voyait pas trop comment me les procurer : *Epoca* ayant été revendu dans les années 1970, avant de disparaître définitivement, ses archives avaient été dispersées. Peut-être, me conseilla-t-il, dans quelques bibliothèques spécialisées ? Déception, vite envolée ce jour-là, tant la rencontre avec cet homme singulier, à la détermination farouche, fut subjuguante. Et projet suspendu, jusqu'à ce que, quelques années plus tard, j'apprenne que le Club alpin italien avait entrepris, après la mort de Walter Bonatti en 2011, de retrouver les exemplaires jaunis d'*Epoca* et de les numériser.

Je découvris alors ces pépites qui témoignent tout à la fois d'un âge d'or révolu : celui du grand reportage, à la manière du mythique *Life Magazine*, mais aussi celui de l'aventure véritable, quand ni les portables, ni les GPS, ni

Présentation

Internet n'existaient, quand tant de contrées du monde étaient encore inexplorées, quand voyager était loin d'être aussi simple qu'aujourd'hui, que nulle agence de voyages ne proposait d'aller en Patagonie ou en Tanzanie.

Je découvris aussi comment, au moment même où il prenait la décision de prendre congé du monde de la verticalité extrême, à trente-cinq ans, Walter Bonatti avait déjà ouvert le nouveau chapitre de sa vie. « Ma décision est prise. Je descendrai des montagnes, mais ce ne sera sûrement pas pour rester dans la vallée. De là-haut, j'ai vu et j'ai compris d'autres horizons non moins vastes que ceux de la montagne, loin de l'orbite d'autres lilliputiens, et un grand journal, qui croit en moi, l'hebdomadaire *Epoca*, me donne la possibilité d'y accéder », écrivait-il dès 1965, dans un texte intitulé « Adieu alpinisme !¹ ». « Ce sont ces nouveaux buts que je désire maintenant, plus que toute autre chose. Dorénavant je m'en irai par les forêts, par les déserts et les mers sans limites ; je gagnerai les îles perdues, les montagnes et les volcans fabuleux, j'atteindrai les glaces polaires, je rencontrerai des hommes

1. « Adieu alpinisme ! », *Montagnes d'une vie*, Walter Bonatti, Arthaud, 2012.

Mon voyage dans le Grand Nord américain

primitifs, des animaux sauvages, les restes de civilisations éteintes. Partout j'apporterai ce même esprit, ce même sens des limites de l'homme qui ont toujours été mes compagnons d'escalade. »

En 1965, Arnaldo Mondadori, l'éditeur du magazine *Epoca*, et Nando Sampietro, le rédacteur en chef, voient en Bonatti le personnage idéal pour recréer un genre de reportage extrême, sur le modèle de Henry Morton Stanley, le reporter britannique qui a parcouru l'Afrique noire au XIX^e siècle à la recherche de David Livingstone. Ils sont fascinés par les récits de ses ascensions qu'il a déjà écrits pour *Epoca*, par sa photogénie aussi. La proposition tombe à-pic pour Bonatti, resté profondément blessé par un milieu qui l'a trahi – en 1954 lors de l'expédition qui vit l'Italie conquérir le K2, il fut abandonné par ses compagnons en pleine nuit, à 8 100 mètres d'altitude et n'en réchappa que de justesse.

D'autant que l'hebdomadaire lui offre une totale liberté, lui donne carte blanche pour imaginer, organiser chaque année un voyage, une expédition en terres lointaines.

Bonatti passe d'abord près de six mois à étudier sa destination, à consulter les cartes, à se documenter. Puis il part, seul, en autonomie

Présentation

totale, pour un voyage qui dure environ trois mois. De retour en Italie, il dirige chaque étape de la préparation et de la mise en page du reportage, en collaboration avec la direction artistique du magazine. Il choisit les photos, ajoute des légendes détaillées qui complètent ses textes, relativement courts mais ciselés, imagés, palpitants. Ses récits sont découpés en épisodes de douze à seize pages qui souvent font la couverture du magazine. Toujours sous le même intitulé : « Les grandes aventures de Bonatti ». « Au retour de chaque voyage, a-t-il souvent raconté, Arnaldo Mondadori descendait des étages supérieurs et me faisait raconter tout dans les moindres détails. »

Seules l'attirent les contrées inexplorées et les entreprises ardues, rustiques. Chaque voyage est l'occasion de vivre de l'intérieur les romans d'aventures qui l'ont fait rêver ; il invente les sujets de ses reportages en hommage aux écrivains dont les récits ont bercé son enfance, et qu'il chérit toujours : London, Melville, Defoe, Amundsen, Stevenson ou Conrad.

De l'Alaska au cap Horn, de la Sibérie à l'Afrique méridionale, du désert d'Atacama aux vallées sèches de l'Antarctique, de l'île de Komodo jusqu'à l'intérieur du cratère du volcan

Mon voyage dans le Grand Nord américain

Nyiragongo en Afrique, Bonatti cherche à retrouver, à expérimenter les sensations qu'ont pu ressentir les hommes du passé confrontés aux forces de la nature ; il se met à l'épreuve, physiquement, moralement, explore sans fin les réactions de l'être humain dans des situations extrêmes, dans la confrontation à la *wilderness*.

Photographe d'abord autodidacte, il se forme dès 1965 auprès du staff des photoreporters d'*Epoca*. Il s'équipe rapidement de trois reflex, de divers objectifs et d'une télécommande radio à trois boutons ; avec chacun, il peut déclencher l'un des appareils photo à une distance de cinq cents mètres. C'est ce qui lui permet de se montrer en pleine action, de s'impliquer autant dans son reportage – une demande de la rédaction en chef – de témoigner en images de son immersion dans une nature sauvage. Ses images prennent peu à peu une place cruciale dans ses reportages, elles deviennent de plus en plus travaillées, réfléchies, suggestives.

Libéré du carcan de l'alpinisme extrême, de la compétition et de la rivalité, de la jalousie et de la calomnie qui l'avaient tant meurtri, Walter Bonatti s'épanouit dans cette nouvelle vie qui lui permet d'étancher sa soif de découverte, sa curiosité insatiable, de continuer à aller en mon-

Présentation

tagne aussi. Il retrouve son âme d'enfant au fil de ces grandes aventures en solitaire, dans cette confrontation à mains nues avec la *wilderness*. À le lire, à le regarder sur ces innombrables photos, on le sent heureux, pleinement vivant, animé d'empathie pour les habitants des terres lointaines qu'il côtoie, pacifié par son immersion totale dans la nature.

À chaque publication de ses reportages, les ventes d'*Epoca* bondissent. De cinq cent mille exemplaires, le tirage passe à sept cent mille, lors de la publication de ses récits. Mais, en 1979, quand *Epoca* est revendu et qu'une nouvelle directrice lui demande de changer de registre, Walter Bonatti démissionne aussitôt, mettant un point final à quatorze années prodigieuses.

Le reportage que nous publions ici est son premier, paru à partir du numéro 803 d'*Epoca* du 13 février 1966. Trois mois après son exploit au Cervin en 1965, Bonatti emprunte la route des chercheurs d'or du Canada et de l'Alaska. Il part sur les traces de son auteur favori, Jack London, dans le Klondike, pagaye pendant près de deux mille cinq cents kilomètres sur le fleuve Yukon. Même lorsqu'il s'enfonce jusqu'aux cuisses dans la neige, ployant sous un énorme sac à dos, même lorsqu'il est aux prises avec

Mon voyage dans le Grand Nord américain

des nuées de moustiques qui l'assaillent dans son canoë, même lorsqu'il échappe de justesse à la furie du volcan Shishaldin ou aux rapides bouillonnants du Yukon, ou encore quand il s'initie à la pêche au saumon, Bonatti savoure chacun des instants de son voyage, chacune des rencontres pittoresques qui brisent sa solitude d'explorateur au long cours et animent ses récits.

Il a emporté un fusil avec lui, à cause des grizzlis, des loups et des élans. Mais quand il se trouve pour la première fois seul face à un grand ours, qui le fixe, immobile, son instinct lui impose de ne pas bouger. Et finalement, après une longue contemplation mutuelle, l'ours reprend son chemin. Cette expérience marquante donne à Walter Bonatti la conviction qu'il est possible de partager la nature sauvage avec le monde animal sans entrer en conflit. Il n'emportera plus jamais de fusil durant ses voyages.

« Mon choix n'est pas une trahison envers la montagne, mais l'intégration de mon amour pour la nature tout entière », expliquait-il déjà dans « Adieu alpinisme ! ».

Éliane Patriarca

N° d'édition : L.01EBNN000612.N001
Dépôt légal : novembre 2019